



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois.....	9 fr.
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36
50 cent. de plus par trimestre,	pour les départemens.	
1 fr.	id.	pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

POUR ne point redouter l'attiédissement du bon goût en France, pour réprimer toutes ces terreurs qui semblent présager un hiver sans luxe et sans parures, pour être convaincu enfin que jamais la mode n'eut de plus gracieuses recherches et l'industrie de plus heureuses inventions, il suffit aujour-

d'hui de parcourir les magasins Sainte-Anne. En voyant ces gazes si légères, ces riches tissus, ces nuances flatteuses, il devient impossible de ne pas sentir au milieu de tant d'élémens de grâce et de succès que l'on aura bientôt des bals, des concerts, des fêtes; car quelle est la jeune fille qui ne désirera pas paraître sous un costume de bal déjà si séduisant à l'œil, et quelle femme assez peu coquette pour ne point vouloir se parer de ce velours dont le délicieux reflet doit être si favorable à ses charmes! L'assortiment de nouveautés qui se trouvent chez M. Delisle pourrait seul conjurer les plus sévères déterminations de retraite et de simplicité, et nous nous plaisons aujourd'hui à donner un premier aperçu de tout ce que l'on trouvera cet hiver dans ces brillans magasins.

MANTEAUX.—Toute espèce de genre de manteaux se trouvent dans les magasins Sainte-Anne. Beaucoup sont en tissu de laine croisée sur lesquels sont brochés des dessins formant colonnes et en cadrant le tour du manteau. Sur des fonds bruns, solitaires, lord Byron, sont des dessins verts ou bleus; sur des fonds bleus ou verts, des dessins bruns. On voit aussi des carreaux de différens genres, les uns en diverses nuances, les autres rouges et noirs; ces derniers sont traversés par des lignes noires qui se croisent dans le carreau. Les manteaux les plus élégans sont à fond uni encadré tout autour dans de riches dessins imprimés en relief, d'une couleur tranchante avec celle du manteau. Ils ont de grands collets descendant en pointes très-basses sur le devant, et terminés par un gros gland. Ces collets sont attachés à une petite pélerine ronde unie qui descend jusqu'aux épaules, ce qui obvie à l'inconvénient des plis qui partant du collet engonçaient toujours la tournure. Sur ces pélerines retombe un collet évasé en velours noir et découpé en pointes: quelques-uns ont ces pointes entourées d'une petite torsade d'or.

PELISSES.—Jamais il ne parut pour cet emploi une plus belle étoffe que celle que nous avons vue chez M. Delisle. C'est un tissu en soie qui a la richesse du velours et rappelle les *gros de Tours* que portaient nos ancêtres. Les dessins et les couleurs en sont parfaitement appropriés. Nous citerons particulièrement une de ces étoffes d'un fond brun avec une large raie ponceau qui est d'un effet remarquable. Ces pelisses se feront avec un très-grand collet garni d'une haute frange.

ÉTOFFES DE SOIRÉES.—Parmi les plus élégantes nouveautés pour robes parées, nous avons distingué des satins à effet de rubans, et d'autres soieries dans lesquelles des dessins mats s'entremêlent avec la plus heureuse harmonie dans des dessins satinés. Les velours surtout sont remarquables par un choix de couleurs des mieux entendues pour tous les genres de toilettes. Celle dite *immortelle* est tout ce que l'on peut comprendre de plus favorable à l'élégance et à la physionomie : c'est une véritable couleur de succès.

ROBES DE BAL.—Celles qui sont confectionnées aujourd'hui ne peuvent être regardées que comme un échantillon de tout ce que nous verrons cet hiver ; mais leur bon goût en fait déjà des modèles dignes de l'élégance parisienne. Ce sont des crêpes brodés avec une diversité remarquable de dessins et de nuances, des gazes semées de bouquets brodés en soie et or d'un genre tout-à-fait neuf, et des peintures en effet d'émaux tout différent de ce que l'on a encore vu.

ROBES DE FANTAISIE.—Dans ce genre on trouve la variété la mieux entendue. Un satin transparent, aussi souple et léger que la gaze, mérite surtout d'être distingué. Puis des gazes roses et bleues, parsemées de petites étoiles brodées en soie blanche brillante, sont des articles séduisants.

TISSUS DE LAINE.—La bombazine et le chaly sont toujours les plus jolies étoffes de ce genre. Elles offrent des dessins charmans, vifs de coloris et d'une délicatesse admirable. Celles fond blanc ont une élégance d'aspect qui permet même d'en faire des robes de soirée. En général ce tissu est parfait par la facilité de son emploi. Il tient aussi un rang avantageux parmi tout ce que les magasins Sainte-Anne nous offrent cet hiver. Ce que nous en avons cité aujourd'hui suffira pour les besoins du moment, et un peu plus tard on pourra y récolter encore tant de gracieuses inventions qui sont pour la société un véritable trésor, et pour M. Delisle une source inépuisable de flatteuses approbations.

UNE LITHOGRAPHIE.

On a besoin d'aimer au sortir de l'enfance ;
L'ame neuve à l'amour se donne sans défense.

BELMONTET.

« Voici mon voyage, me dit Ernestine en me présentant un écran de bois de Spa, sur lequel elle avait appliqué une lithographie. C'est une de ces petites scènes détachées auxquelles le crayon spirituel et délicat de Devéria apporte tant de grâce et de finesse. Elle représente deux jeunes filles assises dans la campagne ; les cheveux d'une d'elles tombent en boucles sur son cou. Sa physionomie, quoiqu'enfantine, a pourtant une expression sérieuse et mélancolique. Il semble qu'elle raconte une histoire touchante, car sa compagne l'écoute avec intérêt. — Tout cela m'en apprend beaucoup, dis-je en soupirant. Pauvre petite ! — Que veux-tu donc ? s'écria Ernestine. » Mais je ne l'entendais pas ; toute entière à l'idée qui m'était venue, je me laissais attendrir ; je crois même que mes yeux étaient humides. « Mais qu'as-tu donc ? me dit Ernestine. — Eh bien, écoute-moi, répondis-je, alors mon émotion sera motivée, et tu verras que cette lithographie, en révélant le secret d'un cœur de jeune fille, peut offrir quelque intérêt. »

Amélie avait seize ans. Élevée dans une des premières pensions de Paris, elle attendait avec impatience le jour où son père, veuf depuis plusieurs années, la reprendrait chez lui. Ce jour arriva : c'était au mois de mai. La jeune fille, après s'être trouvée sous la surveillance active d'une maîtresse sévère, se vit libre de toutes les actions de la journée, dans un superbe château, situé à peu de distance de Paris. Cette riche demeure, inhabitée depuis long-tems, s'embellit de la présence de la jolie enfant. Le marquis était heureux et fier de sa fille, et l'aimable caractère d'Amélie la fit adorer de tous.

Un jour qu'Amélie était loin dans le parc, elle entendit la voix de son père qui l'appelait. Elle accourut. Il était accompagné d'un jeune homme à l'œil vif, à la taille élégante, aux moustaches noires, au sourire plein de finesse. Amélie rougit et s'inclina légèrement. « C'est le fils d'un de mes amis, dit le marquis, son régiment est près d'ici. Il viendra nous voir



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Coiffure en Rubans. Robe de Satin garnie de blonde. Robe d'Enfant en
gros de Naples.

souvent. » Amélie leva les yeux sur l'étranger ; elle les baissa aussitôt.

La journée s'écoula rapidement. Les paroles d'Anatole n'étaient point recherchées. La conversation était simple, élégante et facile. Quand vint le soir, Amélie avait perdu de sa timidité ; elle lui dit avec naïveté : « Venez voir ma volière. » Et dès lors, comme elle lui avait fait partager ses plaisirs, ses amusemens, elle ne le regarda plus avec crainte. Sa jeune ame s'ouvrit à la confiance.

Anatole venait souvent. Un mois s'écoula. Amélie devint rêveuse ; le marquis ne s'en aperçut pas : il aimait la chasse avec passion, possédait des bois immenses, était absent une grande partie de la journée ; quand il rentrait, Amélie était gaie.

Un soir qu'elle chantait en s'accompagnant de son piano, Anatole entra sans s'être fait annoncer. Le marquis pria sa fille de continuer, mais la voix d'Amélie était tremblante, elle fut obligée de cesser. Quelqu'un vint demander le marquis ; il sortit.

Les croisées étaient ouvertes, la chaleur de la journée avait fait place à un doux zéphir, l'air était embaumé. Amélie se sentit troublée lorsqu'elle se vit seule avec Anatole. Il prit la main qu'elle lui abandonnait, la pressa sur son cœur avec un mouvement passionné. Un éclair de bonheur brilla sur le front de la jeune fille. Amélie, mon Amélie... murmura Anatole..... Le marquis rentra. Il m'aime, dit la jolie enfant. Elle était heureuse, gaie ; elle se jeta au cou de son père, elle l'embrassa.

De nombreux amis vinrent au château, et un moment de tête-à-tête ne se trouva plus. Amélie n'osait s'avouer qu'elle désirait encore un instant de ce bonheur qui naît d'un premier et innocent amour ; mais lorsqu'un regard d'Anatole lui disait qu'elle était aimée, elle n'enviait plus rien.

Parmi les hôtes du marquis on remarquait la belle duchesse de ***. Son langage était insinuant, flatteur. Son regard tantôt doux ou fier, ses grâces naturelles et piquantes. Son esprit vif et léger savait prendre le genre qui convenait à son interlocuteur ; enfin il était difficile de la voir sans se laisser captiver par tous les charmes de sa personne et de son esprit. La jeune fille vola au-devant d'elle. Les bras de la duchesse

s'ouvrirent pour la recevoir. « Que vous êtes belle ! » s'écria Amélie. « Que tu es fraîche et naïve ! » dit la duchesse, et un nuage vint obscurcir son beau front.

Anatole avait déjà rencontré la duchesse dans le monde, mais, là, entourée d'hommages, enivrée d'encens, elle n'avait pas remarqué la belle et noble physionomie d'Anatole. Ce jour là Amélie, occupée de donner quelques ordres, fut absente plusieurs heures du salon. Quand elle rentra, elle frémit en voyant Anatole assis près de la duchesse et causant familièrement avec elle. Elle prévint qu'elle allait avoir une rivale dangereuse, et elle se promit bien de ne pas lui laisser deviner le secret de son cœur.

Une sœur de sa mère tomba dangereusement malade. Elle fut contrainte de s'absenter quinze jours. Quand elle rentra au château, un pressentiment funeste la saisit; elle fondit en larmes.

(La suite au numéro prochain.)

MÉLANGES.

Le jour où les officiers de la 2^e Légion de la Garde nationale rendirent leur visite au Roi, Sa Majesté leur ayant fait remarquer qu'il faisait partie de cette Légion, le capitaine de la 3^{me} compagnie du 1^{er} bataillon, sur l'arrondissement duquel se trouve le Palais-Royal, M. Em. Dupaty a eu l'honneur d'adresser à PHILIPPE I^{er}, le billet de garde suivant :

A SA MAJESTÉ LE ROI DES FRANÇAIS.

Sire, la poésie admet quelque licence,
Et traite avec les rois de puissance à puissance.
Jusqu'en votre palais fidèle à mon devoir,
Je dois faire des lois respecter le pouvoir
Sans prétendre affecter une morgue hautaine,
C'est pour les maintenir qu'on m'a fait capitaine,
Et l'élu de la France à l'élu du quartier
Voudra bien pardonner d'avoir fait son métier.
Surtout lorsqu'il s'agit d'une auguste recrue,
Vous ne pouvez nier avec pignon sur rue,
Et ceux qui, près de vous, ont eu long-tems accès,
Assurent que toujours vous fûtes bon Français.

Vous êtes électeur, vous êtes éligible ;
 Vous payez même plus que le cens exigible.
 Séparé du palais par un mur mitoyen ,
 Je connais vos vertus : vous êtes citoyen.
 Or, de quatre-vingt-onze une loi salutaire
 Veut que tout citoyen soit soldat volontaire.
 Vous , notabilité de l'arrondissement ,
 Puis-je vous oublier dans mon recensement ?
 Je dois , faisant monter chacun à tour de rôle ,
 D'un recensé royal enrichir mon contrôle.
 On se plaint qu'avec vous j'ai mis trop de délais ;
 On dit que je respecte un peu trop les palais ;
 Qu'à tort entre les rangs j'admets des différences ;
 On m'accuse d'avoir pour vous des préférences ,
 Quoiqu'il soit bien permis d'en avoir pour les rois
 Qui sur l'amour du peuple ont fondé tous leurs droits ,
 De votre bouche enfin cette phrase est sortie :
 « De votre légion , messieurs , je fais partie. »
 Sire , vos moindres mots , recueillis dans les cœurs ,
 Du tems et de l'oubli sont aisément vainqueurs.
 Je vous prends donc au mot , l'équité le demande.
 Vous commandez à tous , mais la loi vous commande :
 Souffrez que votre nom , cher à vos défenseurs ,
 Soit gravé sur la liste où j'inscris mes chasseurs.
 Comme ils défilèrent fièrement la parade ,
 Heureux d'avoir conquis leur Roi pour camarade !
 Nous vous rendons d'ailleurs le service léger ,
 Et de tours j'aurai soin de ne pas vous charger ,
 Lorsque , d'un peuple brave allégeant la souffrance ,
 Vous serez nécessaire au bonheur de la France.
 Quand vous viendrez au poste , on vous y bénira ,
 Quand vous n'y viendrez pas on vous regrettera.
 Nous pourrons exempter , cet emploi me regarde ,
 Un Roi qui , pour son peuple , est tous les jours de garde.
 Nous vous dispenserons même d'un remplaçant ,
 Lorsque l'on est aimé l'on n'est jamais absent.
 Le premier grenadier d'une époque guerrière ,
 D'Auvergne , après sa mort , comptait sous la bannière ;
 Et quand viendra l'appel , le plus brave de nous
 Dira pour vous : « Présent!... » du moins au cœur de tous.
 Voulez-vous cependant que ce mot se prononce
 Sans que la compagnie à son espoir renonce ?
 Joinville dans nos rangs peut remplir ce devoir :
 Il répondra pour vous , et nous croirons vous voir.
 Dans ce fils , qui promet de nous être prospère ,
 Si l'image grandit ressemblante à son père.

Sa Majesté a daigné se rendre au vœu exprimé par le ca-

pitaine : le prince de Joinville fait maintenant partie de la 3^{me} compagnie, et vient d'être porté sur les contrôles en qualité de chasseur.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — Première représentation de : *le Lieutenant d'artillerie*, ou 1789 et 1800, comédie-vaudeville en deux actes. Toute la vie de Napoléon va passer sous nos yeux dans les théâtres de la capitale. Les auteurs des Nouveautés nous ont montré cet homme extraordinaire à l'école de Brienne, ceux du Vaudeville l'ont conduit au consulat, et l'on dit que ceux de l'Ambigu-Comique l'offriront au public d'abord à Toulon, et ne le quitteront qu'à Fontainebleau, au moment de ses touchans adieux à l'armée et de son départ pour l'île d'Elbe. La pièce a réussi au Vaudeville.

ANNONCES.

M. CAUVY, docteur, membre de plusieurs académies françaises et étrangères, médecin-accoucheur, avantageusement connu par les brillans succès qu'il a obtenus dans les accouchemens laborieux et contre nature, tant en France qu'à l'étranger ainsi que les journaux de médecine en font foi, a l'honneur de prévenir le public que, cédaux sollicitations réitérées de ses clientes, il vient de créer une nouvelle MAISON D'ACCOUCHEMENS dans un genre tout particulier, située à dix minutes d'une barrière de Paris, et uniquement destinée aux dames enceintes.

L'exposition en est très-agréable, les appartemens en sont bien disposés ; on y jouira de la promenade dans de vastes jardins fruitiers et potagers.

On trouvera dans cet établissement les soins les plus empressés, et tous ceux d'utilité et d'agrément.

Pour avoir de plus amples détails, s'adresser, d'une heure à deux, chez M. le docteur CAUVY, rue du Faubourg-Montmartre, n° 4.

Le docteur CAUVY, ayant été attaché à un bureau de nourrices, se charge d'en trouver d'un bon choix.

BLANC DE NEIGE. — A l'approche de l'hiver et des froids qui occasionent toujours des engelures si incommodes et si douloureuses, nous ne pouvons trop recommander le BLANC DE NEIGE de M. Piver, rue Saint-Martin, n° 111, qui, en s'en servant pour se laver les mains, fait disparaître les causes de ses douleurs, blanchit et nettoie parfaitement la peau sans nul inconvénient. Une pincée de cette poudre dans les mains, avec un peu d'eau, en se les frottant en tous sens, peut produire tout le bon effet qu'on a lieu d'en attendre. On en trouve des dépôts dans toutes les villes de France et de l'Etranger.

A ce Numéro est jointe la planche 756.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.